Revue de création littéraire



Avril 2006

La revue *Feux Follets* est un projet de la section des Études Francophones du département des Langues Modernes de l'Université de Louisiane à Lafayette

Comité de lecture :
Erik Charpentier
Abdelslam El Farri
André Muise
Joëlle Roy (direction)

Correction d'épreuves :
Barry J. Ancelet
Thomas Besch
Geneviève De Clerck
André Muise
May Waggoner

Mise en page :
André Muise et Joëlle Roy

Photo de la couverture :
Suzanne Kocher

"Le 17 juillet j'étais à Mons où je faisais des recherches aux Archives de l'État, donc j'avais mon appareil numérique parce que je prenais des photos de documents médiévaux. Mais en marchant j'étais fascinée par les graffitis dans la rue, et c'est alors que j'ai pris cette photo d'un beau graffiti au pochoir. Elle me semblait destinée à servir d'image pour *Feux Follets*".

Feux Follets
Department of Modern Languages
University of Louisiana at Lafayette
P.O. Box 43331
Lafayette, LA
70504 USA

feux follets

revue de création littéraire

Jean Arceneaux

Melon à minuit

Melon à minuit,
Fardeau fini, déchargé une fois pour toute,
Plume d'argent retrouvée sous le lit de mes rêves
À cause d'un autre lit qui se déplace,
Pour peinturer des mots en encre dans un carnet longtemps
négligé.
Une pluie fine tombe enfin dehors pour éteindre la poussière
D'un printemps assoifé.
Les lis blancs à côté de la galerie s'ouvrent pour recevoir l'eau
bénite des cieux
Ce soir.
Ce soir, le poète égaré rêve les yeux grands ouverts
D'une autre pluie fine d'une trentaine d'années
Quand un chant avait défié les nuages et les sages et les âges
Pour enchanter une jeunesse perdue
Par les média, par la mode, par la modernité maudite importée
sans tarifs.
Réveille, réveille, c'est les nous-mêmes, on revient, sauver la
récolte…
Un chant qui a précédé un cri,
Une crise collective quelque part au large.
Ce soir, le mystère de l'écrit voltige dans la brousse des
mémoires.

Brousse. Brousse. Quoi-ce que tu fais ce soir?
Quoi-ce que tu vois, de ta perche au fait du cipre rouge?
Beausoleil Broussard, mort depuis plus de deux cents ans après avoir guidé
Les débuts d'un peuple errant à travers toute une mer et tout un continent
Pour les transplanter dans une nouvelle terre fertile à la frontière des rêves,
À la frontière des preuves, à la limite des eaux,
Entre chien et loup, entre eux-mêmes et l'avenir.
Brousse. Brousse. Vois-tu ce qui bouge dans cette brousse qui couvre les mèches?
T'as pas le courage, t'as pas le cœur de défendre le tien, de définir ton bien,
D'imaginer rien de plus, ton passé reste caché avec toi
Dans la brousse, dans le brouillard, dans le nuage assis sur le pays,
Qui a mouillé les cartes d'identité,
Qui a brouillé les miroirs,
Qui a occulté les chassis de la volonté.

Content de te rencontrer, Brousse. Tu me reconnais pas après tout? C'est moi, Jean à Cazeau à Petit Dé à Louis.

6 avril 2004

Chère Caroline,

Faut apprendre à mesurer ses pas,
De choisir ses glissades,
Dans la neige, aussi bien que dans les étriers.
Pour finir ni dans la neige de la rue, ni dans la boue de la pointe.

J'ai ni faim, ni soif, ni peur, ni honte.
J'ai besoin de me perdre dans le bleu de tes yeux.

Fiévreux et loin de la maison,
Ce que je désire plus que toute autre chose,
C'est ta main sur mon front, pas plus, pas moins.

Moncton 2001

Thomas Besch

Là-haut, près des étoiles
Fait beau, sous ma naïade
Mets le Mach, chauffe !
Quand tu décroches, raccroche !

Elle te sourit, elle, belle,
Dents aiguës et sourire de ciguë,
Cheveux d'ange et peau de velours
Elle nage, ta naïade, elle plage
Sur les poussières d'astres

Sans vêtue, ses mèches filent
Les astéroïdes, emmèchent les flammes
De tes réacteurs ; File ! Et aborde-la.

Là-haut, sous ses cheveux blonds
Tu reposes, carcasse d'acier et de kevlar
Sans viseur, sans diamant, étoilé
Par ses souhaits.

Meurtre en ciel clair : variations 1 & 2

1- Par une nuit océane

-T'en souviens-tu, Wendy ? Le bar du port… la petite table isolée d'où je te regardais après chaque trait de plume ?

-Noisette, j'avais la peau brune, une jupe courte, des cheveux noirs coupés courts. Noisettes tes yeux, couleur des madras de ta chemise mal repassée. Tu étais seul, en apparence…

-Tu m'as appelé, n'est-ce pas ?

-Eh toi ! Je t'inspire une lettre ? À ta copine imaginaire, loin de toi ?

Sans vraiment répondre, on s'est rapproché le temps d'une passe animée.

-Crétin ! Tu as refusé mon invitation à venir dans la maison de mes parents, sur la côte sauvage. Andouille ! Triple buse que tu es !

-Wendy, m'aimes-tu par procuration littéraire ? L'aventure du petit mataf blondin que vous réchauffiez était suffisante pour toi et Lys. Ne regrette pas mon incartade, tu la prévoyais du fond de tes yeux noirs.

-Noisettes, idiot! Noisettes sont mes yeux, comme les tiens! Et noisette notre rencontre!

-Wendy, souris-moi… là, ne reste pas comme ça. Je voulais te raconter une histoire, l'histoire de mes pères, la légende de mon nom. T'en rappelles-tu, Wendy, de ce pub brestois, au carrefour des voies ferrées et des routes bitumées à la va-comme-je-te-roule: la porte de l'Iroise? Des pêcheurs, des étudiants, des Anglais, des marins et des pilotins déchus, des jeunes femmes, des pintes de bière morlaisienne, maltaise, maltée, blanche, pale ale, rousses et poivrées, brunes et âpres, guinées et moussues, calmes pétillances,

légèrement plates. Les tables sorties à même la chaussée désertée par les travailleurs de jour du port marchand, travelée de baskets, de sandales et de souliers kélianis. Nos deux tables en vis-à-vis…

Vie à vie, je tuais mon œuvre militaire, père trahi, motif incompris. Je partirai, tu ne me reverrais plus.

-Je ne t'avais pas encore pris dans mes bras, Thomas.

-Oui, la mer ne tient personne.

-Tu rêves mon ami.

-Peut-être à Muriel…

-Goujat!

2- L'aube de l'amant

Il y avait la mer de Chine, la mer Rouge, l'océan Indien, le canal de Suez. Le matin, je la réveillais et c'était fait, je le savais à l'absence de trépidation dans le sable.

La grève résonnait du ricanement des oiseaux et les galets formaient un kern près du corps de sable. Le livre ouvert saignait au rythme des lais et relais, les flaques d'eau s'obscurcissaient.

Mais, avant tout, il y avait l'océan. C'était le plus loin, le plus vaste : il touchait le pôle Sud, le plus long entre les escales, entre Ceylan et Mogadiscio. Certaines fois, il était si calme et le temps si pur, si doux, que je le traversais – autre voyage à travers la mer, autre jambage sur Célia.

La toile de son bob était marquée du sel séché, blanc sur bleu, blanc-bleu, et des larmes s'étaient évaporées sur ses pommettes. Traces salines. Sublimement, elle marquait le sable de pas qui s'avançaient au large.

Quelqu'un était mort, pendant la traversée de cet océan, tard dans la nuit. Sans ambage, avec un seul bagage, mince.

La nuit enluminait ses longs cheveux noirs, resplendissait la luminance profonde de son casque. L'océan, la mer puis le lac, coulaient dans ses iris au point de les nuancer subtilement, avec irisation.

Non, à l'écrire, Célia ne voyait pas de bateau mais un autre lieu — celui d'où elle entendit raconter l'histoire. Ce jeune vieillard, ami de la surréalité et des amours certains, était sorti du bar, avait traversé le pont en courant et s'était jeté dans le pot-au-noir. Rien n'avait été retrouvé dans la cabine, aucune lettre.

Ce matin était triste, son réveil était pâle, ses larmes étaient de l'eau. La nuit, une tristesse bleue l'avait refroidie, son corps toréen

avait frissonné. Ce matin, ses lèvres, le bout de ses doigts, de son nez, de ses seins étaient cyans. Je m'attardais à la blottir, à la serrer contre moi, à lui donner un peu de soleil.

Une grande serviette de bain double, dépliée sur le sable sec chauffé par le vent de terre du milieu de matinée, flottait amplement. « Elle aura un peu plus chaud, une pièce de tissu nouée autour de ses épaules. »

Célia était déjà loin et ne me permettait pas de la rejoindre avec mon drap de bain ensoleillé. Longtemps, je la vis s'éloigner de moi, traverser méandres et bahines, happée par la poussière des dunes sablées. Elle réapparut plus tard, près de moi endormi.

Elle murmura, m'embrassa et me pressa dans ses bras, très émue : « Les départs. Ce sont toujours les mêmes départs. »

Il n'y avait plus un souffle de vent et la musique s'était étendue au-delà du bateau, légère danse pélagique. Une valse de Chopin qu'elle connaissait de façon secrète et intime, parce qu'elle n'avait plus été sûre, tout à coup, de ne pas l'avoir aimé, aimé d'un amour qu'elle n'avait pas bu, à petite gorgée, à satiété, parce qu'il s'était perdu dans le récit comme l'eau dans le sable.

Le vent est tombé, il fait sous les pins la lumière naturelle qui suit la pluie. Célia est belle, les yeux bleus, les cheveux noirs.

Erik Charpentier

Il n'y a personne d'autre ici que moi

Assis à bord du petit avion
Je suis à la porte du sud
Après regarder l'aéroport de Memphis
Entouré par la nuit
Le moment est privilégié
Bientôt nous décollerons
Seule ma migration témoigne de ma vie

À Lafayette, il n'y a personne pour m'accueillir
Il est tard
Le taxi que j'appelle
Se pointe trois quarts d'heure plus tard
Circulant comme un ghetto à l'odeur de cendrier

Chez moi, je passe beaucoup de temps à l'ombre
Tellement que je suis arrivé à hanter ma propre maison
Tout est silencieux
J'ai arrêté de me parler (à moi-même)
Il y a deux ans
Par manque d'intérêt

Parfois je sors
Un ami sincèrement volubile
Explique le comportement de chacun
Par sa nationalité respective
Il me donne envie de boire
De grandes quantités de whiskey
Avec le désir d'aller ensuite opérer
De la machinerie lourde

Ma nation à moi ressemble à un clos
Vidé par une épidémie
Je suis mon unique famille
Mon propre frère
Il n'y a personne d'autre ici que moi
Après tataouiner dans le noir

David Cheramie

Toujours dans ce même métro

Toujours les mêmes noms
Toujours les mêmes non-sens interdits
Toujours ce même Japonais avec sa même guitare
Toujours ce même couple
Toujours ce même coupable
Toujours ce même improbable concours de circonstances
Toujours ce même flou
Toujours ce même pardon
Toujours cette même sensation d'avoir raté quelque chose
Toujours ce même Saint-Paul sur ce même chemin de Damas
        foudroyé, désarçonné
Toujours cette même lumière, cette même clarté
        qu'amène la révolution
Toujours cette même Bastille avec le même bastonnade
        qui ne libère que ce même sang
Toujours ce même vieux fou, de sage antique
        qui trouve le génie mais perd la raison
Toujours ces mêmes Rois Mages
sur ce même chemin de Bethléem
sous cette même étoile
Toujours ce même jeune homme noir
        portant le même costume que moi
Toujours ce même monsieur d'un certain âge
        qui lit cette même œuvre au noir
Toujours ces mêmes Tartars qui s'échouent
        sur ce même rivage des Syrtes
Toujours ce même Américain portant ce même sac à dos
Toujours dans ce même métro

Toujours ces mêmes gitanes avec ces mêmes mômes
pour manger SVP j'ai faim
Toujours ces mêmes poirauds buvant de cette même bouteille
de gros rouge qui tâche et ronge les tripes
Toujours ce même accordéoniste qui joue
ce même Amant de Saint-Jean ou
ce même Milord ou
cette même musette qui n'amuse plus
Toujours ces mêmes jeunes filles
qui répondent à ce même téléphone
avec cette même sonnerie
pour dire cette même connerie
Toujours ces mêmes étudiants en philosophie
qui fument avec cette même rage
Toujours cette même insoutenable légèreté
de la lettre
de la parole
de la liberté
Toujours ce même discours
Toujours ce même Philippe Djian
qui nous sort des livres
indispensables et excessifs
Toujours ce même parfum de cambouis et d'urine
Toujours ces mêmes talons hauts
qui font
clic-clac-clic
clic-clac-clic
clic-clac-clic
Toujours ce même orchestre qu'on n'a jamais le temps d'écouter
Toujours ce même accordéoniste coincé avec toi dans cette même voiture
Toujours cette même femme qui lit ce même journal polonais
Toujours ce même manque d'amabilité parce que l'amabilité

c'est pour demain et
demain n'arrive jamais
Toujours ce même François Villon avec ces mêmes yeux
becquetés
de ces mêmes frères humains qui après nous vivraient
Toujours ce même saxo qui fait vibrer ces mêmes tripes
Toujours cette même attente
cette même espérance
ce même languissement
Toujours ce même mal rasé qui fait croiser
ces mêmes mots
Et encore et toujours
ce même Japonais qui apprend le français
Toujours ces mêmes marchands qui vendent
ces mêmes légumes
Et encore et toujours
cette même vieille dame
qui traîne ce même chariot à carreaux
toujours dans ce même métro
Toujours ces mêmes poufs de rire en éclats de verre
Toujours ces mêmes quintes de toux en signe de misère
Toujours ce même regard hagard
ce même teint blafard
Toujours ce même *escalator* qui m'amène vers la lumière, amen
Toujours ces mêmes Péruviens qui jouent
ce même El Condor Va
sans savoir où il va
Toujours cette même dame d'un certain âge
d'une même élégance sans âge
Toujours ces mêmes beurs
qui s'interpellent de cette même voix rauque et râle
Toujours ces mêmes nanas avec les mêmes narines percées
Toujours cette même brune qui chante faux branchée sur ce même MP3

Toujours ce même paquet d'Hollywood Chewing Gum
qui jonche ce même sol
ce même fa
ce même la
ce même si
ce même do

Toujours dans ce même métro
Toujours ces mêmes affiches
dans ce même anglais horrible
Do you speak ce même Wall Street English?
Toujours ce même petit lapin rose
qui risque fort de se pincer cette même main
dans ces mêmes portes abruptes et impitoyables.
Toujours ce même signale d'alarme qui donne
toujours cette même envie de tirer en cas de ce même
danger
de tout abus qui sera puni
Toujours cette même humanité souterraine
Toujours ce même homme-orchestre qui triche avec cette même
boîte au rythme
Et encore et toujours ces mêmes Américaines avec encore et
toujours ces mêmes sacs à dos plus grands qu'une maison avec ces
mêmes cheveux de cette même blondeur avec ces mêmes
yeux de ce même grand bleu avec ce même accent de Donald Duck
Toujours ce même type louche au regard furtif qui écrit dans ce
même petit cahier noir
Toujours ce même clochard endormi sur ce même carré de carton
Toujours ce même roi du monde fumant ce même mégot ramassé
Toujours cette même bachelarde avec ce même air inquiet
Toujours cette même Julie Choufleur avec cette même idée
de trouver la sortie de prompt secours
Toujours dans ce même métro

Comment ne pas aimer Bruxelles?

Une ville qui érige une statue de Béla Bartók
En face de Don Quixote et Sancho Panza
Sur la place d'Espagne.
Une ville qui boit de la bière
Et pisse sur le monde
Bruxelles est une ville qui développe
Une géométrie variable
Dans le pentagone
Sur une mathématique à base
De mécanique quantique
Où la vraie vie n'est pas possible
Mais probable
Où l'existence n'est pas réelle
Mais comprise loin des limites
De tous les possibles
« *Don't be too crazy* »
Dit le père américain
Qui lâche ses deux fillettes sur
La Grande Place.
Sans savoir
Que quelque part un peu plus loin
Il y a une grappe de pénis
Et un chien en bronze qui fait des miracles

Geneviève De Clerck

Tendreté linguistique

Je parle un français
un français
timidement brusselé
entre un flamand et un wallon fâchés.
J'arrive en Amérique
avec ma petite boutique
de mots anglais.
Je viens
au Pays des Cadiens
et on me parle en français cadjin
en me contant son origine.
Je suis prof de français
en Acadiana …
quel français ?
je ne sais pas
je ne sais pus.
Ma petite fille
en fleur
est venue
et m'a dit :
je vas à la maison asteur,
avec tendresse
je lui réponds

comme les mots sont jolis
dans ta bouche d'oisillon
avec *tenderness*
je la love comme une maman.
Quel prof suis-je pour taire
d'un trait rouge et sévère
le passé composé d'une identité ?
Quel prof suis-je pour enlever
un *n* à la Louisianne ?
C'est donc avec liesse
que je professe
une caresse
de mots mêlés
dans le temps retrouvé
d'une libre tendreté…

Abdelslam El Farri

Identité vagabonde

Je suis a : lierre grimpant les cascades de la nuit.
Je suis b : mais un seul poumon me suffira-t-il ?
Je suis c : arc d'indien perdu dans l'alphabet.
Je suis d : tiens, voici mon autre poumon !
Je suis e : un neuf qui tourne le dos à tout ce qu'il ne prouve pas.
Je suis f : girafe en quête des cieux.
Je suis g : hameçon pendu à l'appât de tes rêves.
Je suis h : haleur infatigable d'espoirs ulyssiens.
Je suis i : unijambiste d'une larme, délivrez-moi de ce poids et cherchez où le mettre !
Je suis j : réfractaire prêt à toutes les peines plutôt que fléchir.
Je suis k : vérité renversée que le temps intercepte.
Je suis l : sapin qu'aucun vent ne saurait bousculer.
Je suis m : colporteur d'une vie en dents de scie.
Je suis n : dites, ami kangourou, pouvez-vous me prêter votre chambre pour une nuit ?
Je suis o : tourbillon de mots dans un océan muselé.
Je suis p : fleuve rebroussant chemin dans l'attente de mains sûres.
Je suis q : clou bravant l'enclume et le marteau.
Je suis r : aile tendrement tendue d'un albatros enchaîné.
Je suis s : serpent des jours perfides.
Je suis t : géant étêté par crainte d'abus.
Je suis u : puits des oiseaux migrateurs assiégé par des nomades.

Je suis v : voyeur en équilibre même à pic contre les trous du futur.
Je suis w : deux voyous adossés l'un à l'autre pour le plaisir des snobs.
Je suis x : dans la bouche d'un témoin corrompu, que sorte donc la vérité !
Je suis y : mur cachant l'héritage de deux frères mineurs mais qui ne tient plus qu'à son ombre.
Je suis z : embûche qui barre le chemin aux lettres vierges de demain

Lettre inachevée

Ma chère petite maman,
Ce matin encore,
Mon voyage fut long
Et périlleux.
Je suis parti du lit
Pour arriver au lit.
Le plus beau fleuron de mon escale
Fut une rose offerte à un voisin,
Et un mariage de deux larmes
Dont une de miel.
Mille liqueurs j'ai senti
Et des cœurs disparates
Qu'un même rêve unit
Au milieu d'un décor évanescent.

Telle une arche avinée
Au gré des vagues,
Je rêve, maman,
De serrer l'océan sous mon aisselle
Pour apprendre à repartir.
J'aimerais, maman,
Telle un sapin étêté par crainte d'abus,
Avoir constamment les mains au ciel
Pour apprendre à grandir.
Je rêve d'atteler,
Dans le creux de ma main,
Tous les chevaux de vent
Pour apprendre à marcher….

C'est que, maman,
Vois-tu,
Loin de toi,
Je ne sais rêver
Quand les autres n'ont qu'un rêve.
Adieu, maman,
Je dois reprendre mon voyage
Car déjà mon lit s'est aplati.

Mais qui a largué cet enfant
Revêtu d'asphalte ?
Qui a,
De silence,
Macéré ses dents havanes ?

De perron en perron,
Il roule sa carcasse béate
Pour happer un bout de nuit,
Mais au bout de son chemin,
C'est un ravisseur d'esprit
Qui brandit son trépas,
Lui,
Le pauvre, ne le sait pas,
Et il roule,
Il roule…

Niais,
Je vois encore de l'amour surplombant
Ses joues grenadines qu'un vent aspire.
Cherche-t-on un fermoir dans les ogres ?
Peut-être veut-il se faire un cœur d'airain !

Nature !
Nature !
J'invoque ta tutelle.
Sois son havre et son compagnon,
Et contre les vandales,
Arme-le bien
D'amour.

Discours pacifiste

Paix sur vous,
La paix soit avec vous
Là où vous êtes.
Peuple élu,
Vous qui m'avez élu.
Je me suis engagé,
Vous étiez alors absent,
À vous combler de paix,
Je foisonne de paix,
Je pullule de toutes les paix,
Je suis même la paix,
Et si jamais, j'en manque un jour,
J'irai vous la chercher,
Cette paix,
Là où elle soit,
Même dans les confins les plus fins
Des royaumes de demain
ou même chez Belkiss.
Je vous la ramènerai,
La paix,
Attachée,
Traînée derrière mon cheval,
Ou dans un linceul
Que je vous arroserai
De sang des innocents,
Des vieux et nourrissons,
Car,
Voyez-vous,
Si jamais je vous abandonne
Ou qu'on vienne vous tourner la tête,

L'ennemi vous égorgera,
Vous dévorera,
Vous anéantira,
Vous rasera de la carte,
Il est là,
L'ennemi,
Parmi vous
Qui guette mon départ,
Tel un loup qui hulule derrière les remparts,
Mais je vous assure,
Je ne partirai pas,
Car c'est votre paix
Que je veux,
Et je vous l'apporterai,
Cette paix,
Par mes B 52
Et mes bombes fragmentaires,
Je vous la sèmerai devant vos portes,
Et même dans vos lits.
Dormez donc en paix,
Et sachez que je suis là,
Je traite avec Dieu,
Coude-à-coude
Pour la paix.

Christian Hommel

Un jour dans la vie de Duane Dubois

Ce soir-là, j'étais venu m'asseoir dans l'herbe chaude à la presqu'île de Lake Martin. Là, il y soufflait toujours une brise tiède et j'avais l'impression d'être en mer. Un vieux pêcheur venait de mettre son bateau à l'eau et me salua en passant devant moi, sa canne à pêche dans une main, une cigarette dans l'autre.

- How're you doin'? j'ai murmuré.

Le soleil miroitait à la surface de l'eau et je vis, au milieu des éclats de lumières agités par les vagues, que son *fishing boat* s'appelait *Désirée.* Une odeur d'huile brûlée flotta dans l'air mêlée au bruit du moteur, un super Sea-Horse, puis le silence se fit de nouveau... J'étais bien, ici. Même si c'était chaque fois la même chose, même si les jours se confondaient un peu dans mon souvenir, je m'y retrouvais... Je sortis de ma veste un carnet de notes et j'y traçai quelques lignes d'horizon, une date, un bateau, la forme d'un cyprès, mon numéro de porte. Je me mis à feuilleter mes esquisses... des passages... des premières pages de roman... il faudrait bien que je m'y mette un jour, sérieusement, que je tisse quelque chose, une toile, que j'en fasse une vie... Je pensa à Elizabeth qui dormait encore dans mon lit quand je me suis levé ce matin avec le soleil. On était rentré tard hier soir et on s'était embrassés dans la lumière blanche du clair de lune. Il y avait eu le cri des grillons dans l'air humide de la nuit... encore un peu sous l'ivresse, je lui avais demandé : « *Drive me c...*». Elle m'avait interompu en me murmurant à l'oreille comme si elle avait toujours su : « *I don't want to play...* »

D'aussi loin que je me souvienne, ce jour-là, je sentis le poids d'une vieille emprise se défaire de moi. C'est ce jour-là que je mêlai le sel de mes larmes à celui de sa sueur. Je suis resté face

au lac un moment, mon calepin de notes en main. Je pris le temps de respirer l'odeur de moisissure, mêlée du parfum des camélias, qui émanait des chênes recouverts de mousse espagnole. Qu'est-ce que j'attendais de ma journée? je me suis pour la première fois demandé. Quelques larmes s'échappèrent de mes yeux et brillèrent sur mes joues. *« I don't want to play... I'm not an actress»* avait dit Eliza. Ma nudité m'apparu insoutenable... C'était donc ça, le malentendu?

Je suis retourné à ma voiture et j'ai repris le chemin du retour via Breaux Bridge (j'aimais bien rouler sur Mills Highway et Carmel Drive). J'ai mis un disque des Magnolia Sisters en shuffle... *Ma Blonde Est Partie* s'est mis à jouer. Je pouvais pas me décider à m'arrêter de rouler alors j'ai fait le tour de Lafayette en prenant Evangeline Thruway, I-10 et, en sortant de Scott, j'empruntai Ambassador Caffery, Kaliste Saloom et Pinhook. Le grand tour. Je me suis mis à crier bon enfant « allons aller à Grand Tasso... allons manger du bon gombo... ». Quand j'ai éteint la voiture, une fois rentré à la maison, *La valse de Courville et McGee* jouait... J'étais en paix... Je me suis assis sur le porche. J'aimais.

Jaleh Kazemi-Richard

Désir

Je veux ton corps d'homme
et ton cœur si tendre d'enfant.
Je veux partager ton sourire moqueur,
ton regard rêveur.
Je veux bercer tes pleurs.

J'aimerais connaître le goût de ta langue.
Celle qui me fait
oublier mon nom,
ma famille,
mes origines….

J'aimerais être avec toi
le jour et la nuit,
entendre le son de ta voix
à côté de mon âme endormie.
Si seulement je pouvais avoir
tous ces moments où tu m'oublies.
Quand tu n'es plus avec moi.
Quand tu partages une autre vie.

Je veux que tu me dises
que tu m'aimes,
que tu soulages
le poids qui brise ma poitrine,
et éclate mes veines.
Tu le peux en un seul regard,
celui de l'amour.

Gorée
(île esclave)

Je ne sais plus à quoi ressemble la lumière
Je ne sais plus s'il y a un esprit
pour répondre à mes prières.
Je n'ai plus la force de penser.
Je regarde pourrir mon corps en silence,
je n'ai plus de voix pour crier.

Le froid de la mer
attaque mon corps nu.
Mon sang décore le mur obscur
de ma prison noire.
Noire comme la peau
qu'ils ont juré d'exterminer…

Toute la nuit les yeux
des enfants me poursuivent…
Ceux qu'ils ont battus et torturés.
Toute la nuit j'entends
les hurlements de douleur.
Les cris de terreur
transpercent mes poumons,
m'empêchent de respirer.
Toute la nuit je revois ma soeur,
morte, les jambes écartées.

J'attends la fin de ce
cauchemar de peur,
de l'enfer où m'a vendue mon frère
pour une poignée de poussière
que l'homme blanc lui a crachée.

Je revois ces femmes et
ces filles qui pleurent,
ces mères qui réclament
leurs enfants volés.

Je reste la tête fière,
jusqu'à ce que les vers pénètrent
ma chair,
jusqu'à ce que je perde
le combat de la haine
à tout jamais.

Jardin secret

Dans le jardin de ma solitude
il fait beau
des rivières brillantes coulent
le long des murs parfumés

À l'intérieur de ma solitude
vit un oiseau sans ailes
qui prie pour s'envoler
un cœur désséché
recherche la pluie mouillée
des nids d'amertumes chantent l'incroyance
qu'il faut convaincre.

Dans la mer de ma solitude
la lune brille au milieu du soleil
on est arrosé par de fins
rideaux de larmes
limpides et vermeilles
quand il fait nuit
une petite étoile rappelle la lumière

Ma solitude est invisible
ne cherchez pas sa chaleur
il n'y a que Mon Maître
qui puisse goûter sa saveur.

Les nuits du désert

Dans les nuits du désert
une larme d'adieu s'est perdue
sur le dos des chameaux sans terres
des puits de pétrole qui luisent
sous un soleil aride

Les coutumes et les villes
et les enfants sans rides
les gouttes d'alcool tombent
sur des fronts assoiffés

Dans le cœur de l'enfant
sans âme
que je veux nourrir de
ma flamme
la chanson du silence résonne
en cadence

La chanson sans raison
qui rage comme une trahison
sous les voiles de l'impuissance
la fierté de la femme retrouvée

Au fond du sable si fin
qui trompe tous les nouveaux venus
le danger est si vivant
qu'il respire sur ma chair

Ses baisers remplissent mon cœur
de frissons
le danger est si grand
de se noyer dans l'atmosphère
impure qui infecte mon sang

Les nuits du désert
me chantonnent leur prière
et je les bois chaque jour amèrement

Rhizome

Je suis rhizome
Je suis fleuve qui pleure
qui danse qui nage
Je suis Mère Terre
Je suis orage

Je suis le lac vaste et froid
les hommes affamés viennent
se noyer en moi
Je suis magie et je suis terre
mes douces ailes du paradis
se frottent à mon vagin d'enfer

Je détiens la vie mais je dévore les cœurs
Je suis Ève et je suis Pandore
Je suis la mer qui s'évapore
la lave gluante qui se transforme en pluie
mon lait a le goût de Delphi

Je suis la goutte
qui perle
juste au bout de vos paupières
Je goutte de ton âme
juste avant l'aube
quand les anges boivent la lune
et que les vampires s'endorment
Je suis rhizome

La Semaine de la francofunny

Bouline et Thibouline sont à Wal-Marde. Thibouline cherche un livre sur l'histoire de la Louisiane parce que son fils, Victoriano, fait un rapport pour « Beljun History Month. » Bouline dit, « Tee, tu vas pas trouver ça icitte à Wal-Marde. Allons chez Burns and Nubile.»

Arrivé à la librairie Burns and Nubile, Bouline dit à Thibouline d'aller attraper un couple de cafés « super moka ke-yaw grande » pendant qu'il cherche un livre d'histoire. Thibouline revient avec les cafés et il retrouve Bouline en train de feuilleter un bouquin du titre *Louisiana History of Dummies FOR DUMMIES*. « Je l'ai trouvé, Tee» Bouline dit avec son même regard lorsqu'il déniche une trouvaille chez Wal-Marde avant d'être obligé de demander à un pauvre diable qui porte un petit capot qui dit « How may I help you ? ». « Allons s'asseoir dans la section Tantric Yoga, Tee … la lumière est meilleure là-bas ».

Les deux amis s'écrasent dans des La-Z-Boy en faux cuir. Ils sont entourés de beau monde en spandex et des jumpsuits New Age Chakra avec tear-away features : des lecteurs et lectrices de livres éclectiques tels que *Pierce me, I'm Cajun, Entrevue avec un navet, Faire l'amour dans les rangs de coton : un guide d'hypnose pour la vie simple*. Bouline absorbe l'ambiance puis sirote son super moka ke-yaw grande, et commence à lire son livre d'histoire…

Le 30 avril 1803

Après une mauvaise nuit avec Joséphine et un peu trop de vin anglais, Napoléon Bonaparte refuse l'offre d'achat des Américains pour la Louisiane. « Et dites à Thomas Jefferson que nous ne

retournerons jamais à son bed and breakfast minable dans les quartiers d'esclaves derrière Monticello ! Et Joséphine veut qu'on retourne ses fourchettes à fondue ! »

Le 19 juin 1815

C'est le traité de Doornikniknik (connu plus tard comme le Traité secret de Polichinelle) entre Bonaparte et Guillaume d'Orange en Belgique. Après une mauvaise journée la veille à Waterloo, et pourtant une sacrée bonne nuit avec Joséphine, Napoléon cède la Louisiane au royaume des Pays-Bas... en échange d'une promesse belge de ne jamais dévoiler aux Américains que l'attaque de la Grande armée contre les Anglais et les Prussiens fut une manœuvre préventive.

Le 4 octobre 1830

La révolution belge s'éclate en Europe. Dans le port de Nieuw Orleenze, trois navires belges mouillent l'ancre: l'Irréductible, le Bergen-op-Zoom, et le van Gott Damme — ce dernier vaisseau accueilli aux cris de « C'est le van Gott Damme qui vient! » Malgré le fait que Nieuw Orleenze appartient maintenant au roi Léopold, les Belges sont mal accueillis. Les citadins deviennent de plus en plus créolisés avec l'influence des Américains qu'on appelle des « conasses » ... mais pas à leurs faces. Les pèlerins échappés de la révolution belge quittent Nieuw Orleenze en quête des Ardennes américaines. Ils montent aux Arcs dans le pays des Arkansas. Mais dans ces montagnes, ils ne trouvent que d'autres conasses.

Le 14 juillet 1840

N'ayant plus d'espace pour leur destin manifeste qui est l'expansion vers l'ouest, les États-Unis cherchent à acheter la Louisiane, maintenant de la Belgique. On offre le Québec, l'Acadie (ces deux acquis après la défaite des Anglais) et de la terre dite « Beausoleil » en Floride. Au départ, les Belges refusent. Mais tard dans le soir, après la Conférence de la gueuze blonde, les Belges reviennent à la table et demande qu'on adoucisse le deal en rajoutant la ville de Hershey en Pennsylvanie. Les Américains y

pensent mais font un contre-offre de Weehauken dans le New Jersey. Le roi répond : « Qu'ils mangent de la poutine rapée ! » Mais le roi offre une dernière chance aux Américains. S'ils désirent vraiment la Louisiane, il faut d'abord trouver la réponse à cette énigme : Old kabolderliep up den zolderme z'n bekvul menschvleêsch «Alors... c'est quoi?» demande le roi. Les Américains se consultent puis répondent :

-15 million d'Euros ?

-Désolé, les mecs.

- ¿Qué???

5 de mayo 1841

Le recensement montre que les Hispaniques sont largement majoritaires dans quatre états du sud-ouest des États-Unis. L'intendant de la colonie belge, Frédéric de Cache-Saxe, interdit l'espagnol dans les écoles.

Janvier 1864

Napoléon III, l'empereur des Français, choisit comme empereur du Mexique, Maximilien. Les deux empereurs décident de faire complot pour la conquête de la belle Louisiane. Ils s'allient avec les Sudistes américains dans leur guerre contre le Nord des Etats-Unis. Charles-Louis veut racheter la gaffe du Petit Caporal, et Max, lui, il cherche un chirurgien mexicain pour arranger son nez habsbourgeois; plus il est gros plus il est bête.

Décembre 1864

Les Belges possèdent toujours la Louisiane. On entend dans les rues de Nieuw Orleenze le slogan populaire, « Laissez les Wallons rouler, cher ! »

Le premier janvier 1865

La Louisiane belge est envahie par la France et le Mexique.

Octobre 1866

Napoléon III chasse Maximilien du territoire maintenant français et ce dernier se voit obligé d'habiter une région avoisinante du côté texan, l'Alsalsa-Laredo. Cette région change

souvent de propriétaire suite à plusieurs conflits entre la France et le Mexique.

Le 4 juillet 1870

Dans l'Alsalsa-Laredo latine est né de parents immigrants américains, le freedom fry fighter légendaire, George dit « W. » Bush.

Le 15 août 1871

C'est la Grande tarrabalation. Sous un régime français, les Belges sont déportés de la Louisiane. Ils sont jetés aux quatre vents. Il y a une bande qui se cache dans le bois où ils font ce qu'on appelle une « tintin-tamarre » pour laisser savoir aux maudits qu'ils sont encore là. C'est une bande destinée à écrire de nouveaux chapitres en Amérique.

Le 11 novembre 1873

Trois navires de Belges arrivent à Port Royal en Acadie américaine. Ils sont vite assimilés et deviennent des « USAjuns. »

Le 15 août 1877

Henry Wadsworth Longfellow écrit l'épopée *Evangelieneke* qui dépeint la diaspora tragique des Belges déportés en Acadie américaine. Dans chaque école acadienne lors du « Bay of Fun Day », on récite avec ferveur le refrain classique : Hebban olla vogalanestas bigunnanhinaese hic enda thuwat unbidan we nu Traduction à la baie Ste-Mitzi : Tous les zozos ont commencé à faire des niques, sauf moi et toi. Qu'est-ce qu'on attend à c't'heure?

1888

Lors de l'interdiction française du sombrero dans les rues de Gonzalez, George dit « W. » Bush organise la résistance en Louisiane française. Il essaie d'apprendre le français louisianais mais n'y arrive guère. Il change son nom à Georges dit « W. » Broussard. Et ça passe.

Le 4 juillet 1889

Lors d'une party de coke sur un banc de sable dans le

Mississippi à Vidalia, « W. » se dévoue à la défense de son héritage tex-mex.

Le 9 mars 1889

À son ranch en Alsalsa-Laredo, « W. » Broussard chéquande avec le pirate wallon, Jean Oufti. Ils forment une alliance afin de chasser les Français de la Louisiane.

Le 21 août 1890

Les forces de « W. » et Oufti écrasent les Français à la Bataille de Holly Beach.

Le 11 septembre 1890

À Broussardville en Louisiane occidentale, « W. » Broussard signe avec le président français, Jacques Chicarresque, le traité secret de Saint-Alfonso Pancake Breakfast. L'on ne connaîtra jamais les provisions du traité secret parce que c'est un secret, mais comme résultat, Generalissimo « W. » devient le roi « W. »

Octobre 1890

Les patriotes de la Louisiane chantent dans les rues : « Cornes au cul, vive le roi W. ! » Et la ville de Nieuw Orleenze devient Nueva Orleenze.

Le 27 juin 1900

Il y a des émeutes sanglantes à Nueva Orleenze. La population française de la ville revendique des droits linguistiques et qu'on change le nom de leur ville.

Le 25 décembre 1900

Le roi « W. » plie devant les Français enragés et change « Neuva Orleenze » à la demande des Gaulois, pour « New Orleenze. » Les Français remercient le roi en changeant le nom du Carré Jerry Lewis à « W. » Square. Georges dit « W. » Broussard est connu dès lors comme Le Grand Médiateur. Le pirate Jean Oufti meurt au Guatemala ce jour même.

Le 30 avril 1901

C'est la Cession de la Louisiane. Découragé avec une populace difficile à satisfaire et encore plus difficile à comprendre, « W. »

Broussard vend son royaume aux Américains. En retour, « W. » reçoit une équipe de baseball, les « Ragin' Grapefruits » à Saint-Petersburg en Floride.

Juillet 1902

Devant le nouveau gouvernement américain, la population française de la Louisiane demandent l'enseignement du français dans les écoles.

Le 15 août 1902

C'est la deuxième Grande tarrabalation. Les Français de New Orleenze sont déportés en Acadie. Pour punir cette populace ingrate, le gouverneur Katrina Boulineaux-Boulinco change encore le nom de New Orleenze, maintenant pour « la Nouvelle-Orléans ».

En 1921

Inspirés par les succès politiques belges en Acadie, les Belges en Louisiane, rechappés de la première Grande tarrabalation, commencent à s'organiser. Grâce au politicien « Jimmy » Domengeauxmeester, on crée le CODOWIL — le Conseil pour le développement du Wallon en Louwisiane. On voit des panneaux de slogans CODOWIL un peu partout en Walliana : « Ici on est fier d'écouter le Français » et « Un homme qui parle deux langues vaut deux hommes qui ne parlent qu'une langue… à moins qu'un des hommes qui ne parlent qu'une langue soit président des États-Unis ; en ce moment, un homme qui parle deux langues vaut un homme qui ne parle qu'une langue, un président qui parle pour s'écouter, et une femme qui n'a absolument rien à dire à l'homme qui parle deux langues ». Domengeauxmeester trouve la clef pour connecter avec les Beljuns.

Le Mardi gras du 4 février 1966

Dans le Beljun Quarter de la Nouvelle-Orléans, on change le nom de la rue Bourbon pour la rue Mannekin pis.

Le 15 février 1966

C'est le premier Beljun History Month dans les écoles louisianaises.

Le 5 août 1977

À Zoom-op-Cocodril, c'est le premier Festival de musique beldjienne. Ce sont les groupes La Poutine souriante, Klaas Janzoons mit dem Kinder Playboys, les Frères Baudoin, et Izaac Rikki en de bayoumeester, qui allument une prise de conscience nationaliste dedans le sud de la Louisiane.

Avril 1979

C'est le phénomène « Beljun is hot ! » avec plein de Beljun cooking, Beljun music et Beljun mystique.

Juin 1985

C'est la première du film « Belladone le Beljun, » mettant en vedette Manny Assanti dans le rôle de Belladone, et Desi Arnaz, Jr. dans le rôle de Desi Arnaz, Sr.

Mars 2000

Grâce aux efforts de CODOWIL, à Bruxelles on demande à la chaine géante, Wal-Marde, de ne plus utiliser l'abominable « Beljeun » dans leurs publicités. Le siège social situé à Walmardik acquiesce.

Décembre 2003

Le grand défenseur de la culture beldjienne, Warren LeParrain, demande des excuses de Georges « W. » dit « 40 » Broussard pour l'acte de la Vente de la Louisiane de son arrière grand-père, le roi « W. » De son ranch à Allahburton près de Tikrit, « W. » dit « 40 » répond : « La vente de quoi ? »

Bouline ferme le livre. Les deux amis sont tranquils. On entend une voix de spandex en arrière des tablettes qui dit : « Can you hear me now ? » C'est Thibouline qui parle premier. « Mais, Bou, ça c'est une histoire, ouais ! » Bouline le regarde et il dit : « Qui c'est qu'a dit Ce n'est que pour les faibles d'esprit que l'Histoire a toujours raison ? ». « Moi je connais pas, Bou. C'est combien le livre ? »

18 mars 2004

Olivier Marteau

La nuit est là

La nuit est là
Et je suis bien

La nuit est là
Et je m'angoisse

La nuit est partie
Et moi aussi

C'est une histoire,
L'humanité.

Écrans troubles

L'image
Terrible
D'une mère
Toujours et encore

Du sang
D'un Être
Achevé
De ses larmes

La peur
Terrée
Atteinte
Par le cercle infernal

Nommée
Elle arrive
La tumeur nouvelle
De la mort

Étincelle

J'ai gravé sur l'éphémère
La fleur de mai que tu es
Pas un volcan ni une misère
Danse souffrance détruis ce mets

Maintenant je vis sur tes entrailles
Léger léger lourd sans acier
Je mange les algues oligovales
Des jours à jamais assassinés

Beverly Matherne

Notre Dame des Douleurs

Je vous salue, Marie, pleine de grâce; le Seigneur est avec vous; vous êtes bénie entre toutes les femmes ; ...

Ils sont au moins cinquante à prier ensemble, soir après soir, depuis que Ghislaine a perdu connaissance.

Elle a devenue faible au jardin. À la brunante, elle pouvait plus bouger. Son mari Jean a appelé une ambulance et ses beaux parents.

« C'est la méningite, annonçait le docteur. Elle peut plus respirer toute seule, et son rognon marche plus. Écoute, Jean, on veut pas te donner des faux espoirs. Sa cervelle... est peut-être affecté... par le manque d'oxygène. »

Les nouvelles de la condition de Ghislaine ont passées de bouche à l'oreille aux deux bords du Mississippi. La famille et les amies ont rempli la chambre d'attente à l'hôpital...

La mère de Ghislaine a placé la Sainte-Vierge sur une petite table au centre de la chambre, la couronnant avec des 'tites roses créoles. Puis, elle allumait deux chandelles votives, les mettait à chaque côté de la statue, et faisait signal au père de Ghislaine d'éteindre la lumière. Les flammes à l'intérieur des contenants bleus brillaient avec la lueur d'un vitrail. La famille rassemblait autour de la Vierge :

et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni. Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs...

Ils murmurent, inclinant leurs têtes, leurs genoux engourdis sur le linoléum dur.

— Docteur, quand je peux la 'oir ? demandait Jean.

— Asteur, mais... a va pas te...

— Je comprends, dit Jean.

— T'as pour te laver les mains et t'ôter les souliers, dit le docteur. Tiens, tiens des pantouffles en papier et une robe...

Jean a entré dans la chambre de Ghislaine. Le sang, montant en fleurs sous la surface de sa peau, savait plus circuler. Des ampoules apparaissaient entre ses doigts. Jean pouvait pas comprendre pourquoi les infirmières les avaient pas empêchées de paraître. Et même si l'hôpital était propre, les draps propres, le plancher propre, Jean pouvait sentir quelque chose comme le commencement d'un rhume dans ses narines. Il devenait faible et ses genoux le supportaient plus. Il prenait la chaise au chevet de Ghislaine. Il pouvait entendre l'oxygène pousser par le tuyau du respirateur, le rythme du rein artificiel.

Il se souvenait du jour de la chasse au canard français qu'il avait fait avec son père à la Pointe des Cannes quand il avait douze ans. Comment il a tiré son premier canard et a pataugé dans l'eau dans ses caoutchoucs pour le ramener. Il l'avait juste touché à l'aile, mais Jean pouvait deviner par son corps déformé que le canard avait lutté, s'avait caché dans les roseaux, et s'avait noyé.

Tenant le canard mort dans sa main, Jean caressait ses plumes, lisses et froides, comme la terre grasse. Depuis ce jour-là, il a jamais touché son fusil. Jean a sorti de la chambre de Ghislaine. Il pouvait pas s'arrêter de penser au canard.

« Jean, on a essayé de la détacher du rein artificiel, » dit le docteur, « mais y'avait des complications. On a fait une trachéotomie... mais sa circulation s'a pas amélioré... On a dû

enlever quatre doigts de sa main droite... Ce document nous donne la permission d'amputer ses deux jambes aux genoux. On voudrait que tu... signes ici. »

La mère de Ghislaine s'a écroulée dans les bras de son mari, braillant sans cesse. Comme dans un éclair, Jean a vu la Pietà à Notre Dame des Douleurs : le sang coulant du front de Jésus, des trous dans ses mains, de l'entaille dans son côté. Le visage accablé de douleur de la Sainte-Mère. Il pensait aux fouets tranchant la chair de Jésus, le poids de la croix. Jean a reculé, chancelant. Il s'a assis et il a fermé les yeux.

Le canard tournoyait contre ses paupières, les ailes déployées, une croix virevoltant contre le ciel bleu. Jean a ouvert ses yeux. Il regardait le docteur. La plume était froide et lourde dans sa main...

Maintenant et à l'heure de notre mort.

Ainsi soit-il.

André Muise

Testament

Tu prendras une part du ciel que tu distribueras comme des fourrures enflammées pendant le frette d'hiver. Au premier-né, un quartier de viande qu'on a été quérir au creux céleste, à être redonné en boucane soufflant vers notre part. Au deuxième, une fifth de Crown Royal. Et au troisième, une couronne en aluminium qu'il pourra mâcher pour faire passer la faim.

Au village, tu légueras une seule et unique étoile, qui appartiendra à tout le monde. Une étoile qu'on ne pourrait point voir tous les soirs, surtout point dans la moindre brume, qui raierait point assez fort pour qu'on pouve se placer dans l'espace, mais pour qu'on connaisse la sienne, absente.

Au creux des bois, une roche plate, calcinée par du vieux sang caillé.

Structures impassibles

j'ai dansé aussi loin que je sais
et crié aussi fort que je crois
et encore le ciel est là
de même que les ténèbres dessous mes doigts
ma voix pousse contre le ciel
qui la rejette par terre
et la terre en reprend une miette
la reconstitue moitié vivante jusqu'à mes oreilles

j'ai vu aussi loin que je pense
et dormi aussi creux qu'une mine de fer
et encore les feux brûlent
donne-moi quelque chose pour ce mal
il rugit comme un cheval
à la gueule tarie
qui massacre tout le ciel
essouffle les rivières
transmute boisson en poison

afin qu'il y ait parole
le ciel doit résister à notre souffle

Attente à Halifax

il y a une bête sauvage
un zen master stuntman
réalisateur d'exceptionnels croquis semi-porno-érotiques
libre en ville

il ne porte aucun collier
n'est attaché à aucune laisse
sauf celle de la force vitale de l'amour
et aucun duel ne lui inspire la peur

il rêve à un bouddha
ancré à une femme
leur bateau voguant le sinus doré de leur sang rythmé
en perpétuité

il y a également cette vache domptée
attablé à une crèche où on lui sert
de la caféine liquéfiée
qui rumine
qui réarrange
les mots d'un autre
vers un français
qui a priori était absent

j'entrevois pour l'autre
soit l'amour
soit le déchirement
et pour le bovin
une attente qui risque d'être longue

Superciselé

c'est nuit

le ciel craque sous le poids de chasseurs supersoniques
leur vacarme efface les étoiles
le souvenir du soleil
leurs semailles tranchent des sillons
et traversent champs électromagnétiques
déjà fumés par la terreur
de la plus récente manufacture

c'est le vague agriculteur en moi
qui me pousse à écrire
me pousse à craindre
cette graine détournée vers la crainte

Tissage

le ciel parle
d'un accent électrique
ces étoiles explicables
ou ailleurs
connaissant chair de trottoir
et le tricot d'araignées
tissant histoires à fil d'Ariane
respirant femmes
leurs corps
transpirant mes doigts
qui massent musique
la bouteille traversant cordes vitrées
cendrées de notes d'un creux antérieur
du crachat d'un enfant
celui-ci
de canailleries embaumées
d'enivrement essentiel
au creux de tripes étrangères
les miennes
me frôlant
connaissant ces folies communes
ces envies parfois obscènes
de paix

ma bouche morte
entre tes cuisses

Astronomie for dummies

Je te désires tu me désirais et je t'ai tenu dans mes bras et nous avons fait révolution comme deux planètes séparées de leurs galaxies-mères, partageant trajectoires de collision entre villes avoisinantes, partageant brève unicité, ton corps, chaud contre le mien et je te désirais et j'étais saoûl et je croyais percevoir un affaissement dans ton cœur que j'ai noyé à grosses gorgées de paroles et je n'ai pas pu perpétuer la danse, ni au creux de toi, ni t'entendre respirer à mes côtés, tard la nuit ou tôt l'après-midi ou au creux du matin. Je portais un mal assourdissant en songeant à toi et à nos masques qui gobent désir. Que la terre soit un pays pour nous deux, plutôt que l'amphithéâtre de nos désirs inachevés.

Hiver acado-tropical

en ce temps de soi-disant hiver
les arbres à fleur sont en floraison
ils tombent en cendres
lumineuses
allumées
que ces mots enflammées
se répètent
comme des coups de fusil

Joëlle Roy

L'arbre

Un jour, je serai un arbre
Grand, seul et saule
Dans une forêt de pins blancs
Beurrée de froid

Je n'aurai pas de condo
Je n'aurai que des feuilles
Mais elles seront nombreuses
Et vertes d'orgueil

Elles tomberont peut-être
C'est sûr...
Mais elles reviendront
Que pour être là

Ça suffit !

Le temps supplémentaire

Ça y est ! C'est parti ! La dame en uniforme de « fortrel » bleu nous accueille avec son beau sourire. J'ai souri aussi. Comment ne pas sourire devant le déploiement d'un tel bonheur. « Bouclez vos ceintures, mâchez de la gomme, baillez et bon voyage ». J'imagine que c'est ce qu'elle nous dit à travers cet appareil tout à fait inaudible. Ce microphone a autant d'utilité que des lunettes d'aveugles ! Oh well ! Une dame aussi gentille ne peut nous souhaiter que du bien.

Ça gronde de tout partout et le bébé assis sur le siège à l'arrière du mien va éclater comme un gros nuage qui n'en peut plus. Les délais du départ semblent l'exaspérer. Moi, ils m'excitent, les départs. « Bebye », « See you later ! », « Je t'appelle en rentrant » sont des paroles que j'affectionne. On ferme les dossiers temporairement, le temps de vivre une petite parenthèse.

Le temps du départ, je me permets ce petit bonheur d'être simplement heureuse de partir. Comme si je partais en vacances, à la plage, par exemple. Je m'imagine, sans le moindre effort, en partance pour le Costa Rica où j'irais chanter et écrire entre la baignade et la dégustation de leur bouffe de paradis terrestre. Dans ma valise imaginaire, il y aurait une pile de bouquins, y inclus mes manuels d'espagnol pour pratiquer avec le personnel de la « Villa de los Reyes ».

Mais mon voyage n'est pas imaginaire. Le bébé hurle véritablement dans mes oreilles désespérées! C'est le 11 novembre et je m'en vais au Canada. Si nous atterrissons sur une plage, il y aura des pingouins!

J'irai rendre visite à mon frère aîné qui meurt doucement et infailliblement d'un cancer qui s'est emparé de lui il y a trois mois et quelque. La maladie s'est répandue en lui comme la peste. L'oncologue, se disant généreux, lui avait alors donné trois mois à vivre. Gil est déjà en période supplémentaire!

J'essaie de me préparer mentalement, psychologiquement à cette visite étrangement triste. On peut s'amuser avec nos dimensions mentales et psychologiques et les conditionner à presque n'importe quoi. Par contre, le cœur, on n'y peut rien. Il est complètement sauvage et il fera des siennes comme bon lui semblera. On ne prépare pas le cœur; on le suit, on l'écoute, on le console et le borde comme on peut. Dieu merci ! Le jour où on orientera le cœur, on aura de sérieux problèmes ! Notre civilisation de petits robots est bien partie pour le faire. Mais ça, c'est une autre histoire. Je changerai le monde une autre fois.

J'essaie en vain de l'imaginer dans cette maigreur que l'on a pris soin de me décrire et je réussis encore moins à le visualiser complètement chauve. La chimiothérapie l'a complètement déplumé ! Je me rends compte que je n'y arrive pas car je ne veux pas vraiment. Gil a toujours été beau bonhomme. Non, je rebute ce manège d'imagination macabre. Je vivrai le choc en temps et lieu.

D'ailleurs, il y a trop de distractions pour l'instant. On nous annonce l'atterrissage à Atlanta où je prendrai un deuxième vol pour Montréal. L'enfant qui s'était enfin endormi s'est remis à beugler. L'agente de bord en « fortrel » bleu nous renvoie avec autant de joie. Elle est aussi contente de nous voir partir qu'elle l'était à nous embarquer. C'est louche...

L'aéroport d'Atlanta fourmille de gens qui arrivent, qui partent et qui repartent. Les gens se croisent avec une habileté remarquable. Ils semblent immunisés à l'effet de la foule. C'est quand même incroyable de retrouver autant de gens seuls dans un même endroit. Certains endurent moins bien que d'autres l'inaction. Plusieurs d'entre eux comblent le vide au téléphone cellulaire.

« Vous pouvez vérifier avec le bureau-chef à Boston, mais je suis certain qu'ils vous enverront la marchandise par camion en provenance de Cincinnati » dit le monsieur habillé en parfait homme d'affaires. Je mettrais ma main dans le feu que ses bas ont été achetés en même temps que son complet.

« Appelle l'agent d'immeuble pour qu'il s'assure que ça apparaisse sur le bail. Il pourra me le télécopier demain matin au bureau de New York ». Celui-là aimerait davantage être à la maison où ses vrais affaires se brassent.

C'est sûrement vrai que les hommes d'affaires n'ont pas le temps de tromper leur femme. Ils couchent avec leurs affaires. Ils caressent leur portable. Ils baisent des contrats et ils éjaculent des propositions. Sinon, ils se font baiser et rouspètent de jouissance.

Je m'assoie pour regarder les avions qui vont et qui viennent. Le spectacle est impressionnant. L'immense fenêtre à l'apparence d'un écran géant dont le fond est coloré de cette lumière du jour qui offre ses derniers éclats avant de disparaître. Quelqu'un manipule ce jeu-vidéo nature et les avions obéissent, fort heureusement !

La brunante a quelque chose de réconfortant à ce temps de l'année où elle est précoce. Elle rappelle la chaleur de la soirée familiale devant le téléviseur ainsi que de l'odeur du chocolat chaud. Ce crépuscule de fin d'automne rappelle surtout l'approche du temps de fêtes. Image encore plus familiale. Décidément, tout me ramène à penser à lui.

J'ai hâte de repartir, tout à coup. De repartir, d'atterrir, d'en finir. Christ que ça me tue d'aller chez mon frère comme si c'était tout à fait normal ! Il y a des années que je ne vais pas le visiter de la sorte. Et puis je vais débarquer là, tout bonnement, comme si c'était habituel. Comme si ce n'était pas la mort qui nous rassemblait.

Fera-t-on semblant de rien ? On va quand même pas se dire adieu ! On va dire quoi alors ? Christ que ça me tue ! On va vivre des miettes de présent. C'est ça qu'on va faire. On va vivre le présent jusqu'à sa dernière miette. Après, on confrontera le passé. En temps et lieu !

-Tiens, la petite !

- Salut. T'es rendu Tibétain ?

- J'essaie ça. Le béret écossais m'allait pas bien et je n'ai plus les jambes pour la jupette.

- Puis on gèle dans votre cibôle de pays. Le mot jupette donne la grippe !

- Ouais ! Comment tu vas ?

- Bien. Vraiment bien !

Il m'a appelée « la petite ». Décidément, il y a des phénomènes à l'épreuve du vieillissement. Je serai toujours le bébé et lui, l'aîné. Envers et contre toutes les épreuves du temps, les petites sœurs ne deviennent jamais grandes. Même si je pouvais probablement le porter dans mes bras, il ne sera jamais « le petit » pour autant.

Je me sens quasiment coupable d'être en forme. Et franchement, malgré sa maigreur, sa tête chauve, ses lunettes trop grandes, j'absorbe le choc de son apparence de soldat du cancer comme une grande. Il faut dire que je me suis élancée dans le creux de sa pupille. C'est encore là que l'on entre en communication avec l'âme. J'y ai retrouvé la vieille flamme indemne et l'embrassement de ce regard a rassuré instantanément mes craintes et consolé ma peine. Il n'y a pas lieu d'entrer dans l'apitoiement sur son sort. Gil est fort et fier et il mène sa bataille avec dignité. On passe au salon. On passe à autre chose. Et la vie continue son éternel recommencement.

Je le suis de la cuisine au salon et malgré que mon père n'a jamais marché à l'aide d'une canne, j'ai l'impression de revoir, de ressentir cette énergie paternelle. Ces quelques pas ont suffi pour faire apparaître ce fantôme qui dormait confortablement dans un coin de l'oubli.

-Franchement, t'as bonne mine. T'as un beau teint.

- Les traitements me donnent de belles couleurs. Ça dure pas mais le temps que ça passe, j'en profite.

- Margot m'a dit que t'avais reçu des bonnes nouvelles.

- Oui. Le pourcentage de cellules cancéreuses est rendu à 47 % !

Je vais passer un « scan » vendredi prochain. On va en savoir davantage.

- C'est bon ! Tant mieux, tant mieux.

- Je serais supposé être déjà mort. Si les médecins se sont trompés jusqu'à date, ils peuvent se tromper encore.

- Bien sûr ! Ils font ce qu'ils peuvent, les médecins. Mais quand on arrive devant la vie et la mort, là, ce n'est plus dans leur juridiction.

- Oui, c'est ce que je me dis.

Il est bon de partager avec lui cette brise de positivisme. Je me demande s'il est au courant que le 47 % ne s'applique qu'à une région bien spécifique du colon et que le cancer gruge avec avidité les poumons, le foie, un rein et quoi d'autre. Ce n'est pas mentir que de se borner à un petit coin de la réalité. Mon frère affronte l'immensité par le particulier comme le bébé qui mangera sa purée à la petite cuillère. Une bouchée pour papa. Une bouchée pour maman...

Sur sa table, à côté de sa chaise que l'on a baptisée *La chaise papale*, une pile de livres semblent attirer son attention. Il place un signet à l'intérieur d'un livre laissé ouvert. Je m'informerai plus tard de ses lectures. Leur contenu déborde sûrement de ce que je ne suis pas prête à entendre. Pas de petites bouchées pour moi. Je suis déjà trop pleine.

Ses gestes sont lents et posés comme si chaque mouvement était calculé. Cette fois c'est son profil qui ramène l'image de mon père qui était restée toute proche. En fait, c'est mon père qui est assis en face de moi. Son regard scrute la nature endormie par l'hiver. Les arbres démunis se laissent apprivoiser par le froid. Si les arbres et les rivières anticipent et se préparent à l'hiver canadien, l'homme peut très bien en faire autant devant la mort. Elle n'est rien de plus qu'un hiver qui n'aurait pas de printemps.

Il n'y a pas que la maladie dans cette lenteur gestuelle. Il y a aussi la préciosité de la valeur du temps. Son poids est dorénavant chéri et mesuré à la seconde. C'est tout de même incomparable avec le temps bouffé comme du « fast food ». L'heure est maintenant à la fine dégustation. Si le spectacle est triste, il dégage néanmoins une très grande dignité.

- Tu te plais en Louisiane ?

- Oui, beaucoup ! Le gombo culturel est assez fascinant !

- Les Américains ne sont pas aussi « trous de cul » qu'on l'imagine.

- En fait, il n'y a qu'un grand trou de cul et il s'appelle W. Bush. En général, les gens sont bien corrects. Le « glamour » américain, c'est juste à la télévision et le rêve américain, c'est une farce !

On a jasé longtemps comme ça. Je lui raconte mes recherches qui aboutissent dans mon livret d'opéra. Le pouvoir politique qui a hésité entre les Français, les Anglais, les Espagnols puis les Yankees. Les blancs, les noirs et le racisme qui laissent toujours ses traces et dont les séquelles font encore les manchettes. Le Pirate Lafitte et ses exploits à la Nouvelle-Orléans et sa retraite à Galveston, au Texas. Gil ne réalisait pas que j'étais aussi près de l'état du « Lone Star ».

- Si je me remets, je veux aller voir ces coins-là.

- C'est beau !

Je n'ai pas osé répondre davantage. C'est du fond de mon cœur qu'il visitera le sud des États-Unis. Il voyagera en première classe; ce qu'il ne s'est jamais permis.

Trois jours ce sont déroulés ainsi. À frôler la réalité. À l'amadouer. À lui montrer le doigt. À la tromper effrontément et sans le moindre scrupule. J'ai bien l'intention de jouer mon rôle jusqu'au bout et de partir en disant « au revoir, je repasse à l'hiver ».

-T'as dis que t'aimerais avoir une canne ?

Comme ça, sans trop de raisons, j'ai mentionné que sa canne avait de la gueule et que j'aimais marcher avec une canne. Pourquoi ai-je dit une chose pareille ? Probablement que, sans m'en rendre compte, j'essayais de banaliser le fait qu'il avait dorénavant besoin de cet appui pour se déplacer.

-Regarde dans le placard près de la porte. Il y en a une avec une tête de cobra en bronze. Tu peux l'amener. Je te la donne.

-Tu me la donnes ? Elle est belle !

-Oui, mais regarde la tête. Elle se détache du reste. Ton Wilton, est-ce qu'il bricole ?

-Wilton peut réparer n'importe quoi ! Je vais lui faire réparer et je te la ramène comme une neuve !

-Peut-être que tu vas la garder...

Christ que ça me tue ! Il est en train de me donner un souvenir de lui pour toujours. Mais je n'en veux pas. Pas tout de suite. Laisse-moi un peu de temps. Lui, il est prêt à ce qu'on fasse allusion directement à la mort. Je me sens lâche et hypocrite de ne pas être capable d'affronter le sujet fatal. C'est l'imminence de la mort prochaine qui m'amène à ses côtés et j'ai l'audace de contourner le sujet. Je ne suis pas fière de moi.

Plus tard, quand je lui ai dit au revoir, j'ai à nouveau verbalisé mon refus de cet héritage précoce en lui répétant que je reviendrais avec la fameuse canne réparée. Sans insister, il a lui aussi maintenu son point de vue en me disant que, sinon, la canne me servirait d'arme de défense dans ce sud violent. Ça suffit ! Je n'ai rien ajouté. Il faudra que je me résigne à le laisser partir pour « son grand voyage » comme il l'appelle dans ses livres dont j'ai évité tout contact.

Il n'y a pas de voyages sans retour. J'ai repris l'avion pour le sud, comme il se devait. Soulagée ? Pas vraiment ! Soulagée, pour

l'instant. Un soulagement de lâche. Mais depuis que je l'ai observé peser et soupeser chaque moment de ce temps supplémentaire, je ne peux plus voir de la même façon la manière que nous avons de courir d'une chose à l'autre, toujours pressé à en finir.

Il me semble que je ne vois que ce comportement partout où j'arrête mon regard. Les gens courent et ils semblent tous empressés de passer à une autre étape. Les employés de l'aéroport regardent continuellement leur montre. Si 5 heures peut arriver ! Ils seront ensuite impatients dans la circulation, impatients de souper, impatients avec les enfants. Demain, l'impatience professionnelle recommencera aux petites heures. Il n'y a, en fait, que l'impatience qui est patiente dans sa constance quotidienne.

C'est le mode de vie pour la plupart d'entre nous. Si le congé de l'Action de grâce peut arriver. Puis Noël, puis... Je me vois trop bien dans cette course ridicule. Je m'en vais terminer la session d'automne. Puis la maîtrise... En finir pour passer à autre chose. Si au moins on arrivait au bout de la vie et on se disait : « Enfin, j'ai fini de vivre ! Je peux passer à la prochaine étape ».

Mais ce n'est pas ce qui se produit. Ce n'est pas ce que j'ai observé. Gil est assis dans sa chaise papale et il tente de donner un sens à tout ça. C'est bien cette période de temps dite supplémentaire qui rend sa démarche si précieuse. Sinon, il ferait le singe comme nous tous en courant après sa queue. Comme il a toujours fait lui aussi.

Je sors la canne de ma valise pour la manipuler avec soin. Elle est effectivement très belle et confortable sous la main. Sa défectuosité est sûrement réparable. J'y verrai bientôt. Pas aujourd'hui, ni demain. Je suis pressée de terminer mes travaux. Je n'ai pas le temps pour l'instant.

Il me faudrait un temps supplémentaire !

Abdelhak Serhane

AMERTUME

Hollywood se tait
Et au loin
Les murs galvanisés de honte
Et de béton insensé
s'élèvent dans nos poitrines
Entre nous et nous
Comme des remparts de boue noire
Injure suprême
De ce siècle en débris

Amer
A dit l'ami
Cher à nos coeurs
Amer le lait du désordre calme
Comme un vers de parfum
Giclant de la mémoire des ruines
Amère l'odeur fauve de la mère
À l'amertume des buissons

Vous avez dit amertume
Je vois la mer au loin
Coulée à pic
Comme un vieux vaisseau
Engloutie dans ses vagues
Amère dans ses remugles
Sa tourmente
À même la rage des siècles

Atomes tourmentés sur cet amas de boue
D'os flottant qui rejoignent les racines du ciel
Que la mort engloutit et dont le sort se joue
À travers les signes noirs
D'un sentiment d'oubli

Hollywood se tait
Les murs de barbelés
Traversent les vergers
Pour séparer l'homme de lui-même

Les jours où Jean Arceneaux hurle son loup
Au creux de la nuit
L'homme laisse tomber le masque
Et se fait garou
Poète intrépide des temps nouveaux
À la surface du jour
Né pour l'amertume des louves écorchées vives
À son poitrail sombre
Ne cherchez pas la trace de nos sourires
Ne cherchez pas l'Acadie
Ni les racines d'Afrique
Ni l'Orient
Nous sommes ensemble
Aux portes des collines
Face au crépuscule
À l'ombre brisée
Par la poudre des canons

Nous sommes traversés
Par la cendre de notre mutisme
Balafrés de silences
Et de mirages aux aguets

En motifs d'échos
Où le vent crève ses nuances
Sur les torpeurs d'une dérive sombre

Quand Hollywood se tait
Les murs tatoués de sang
Continuent de monter
Dans la haine de nos racines

Éclaboussés de cris de louves
Dans la fureur des astres
Arrachant le noyau de ta terre
Où nous sommes traînés
Plus loin que les échos
d'êtres amers
Embarqués dans le Mardi Gras
De nos multiples erreurs
Et de nos étranges errances
De nos masques de circonstances
À l'image d'un siècle de catacombes
Lourd dans sa chute lente
Vers un horizon déplacé
D'incertitudes glacées
De verbe impassible
Et de solitude

Quand Hollywood se tait
Les murs de béton-armé
Barrent notre front d'hommes
Comme une cicatrice
Éclaboussée de boue
Et de misère

Sous la neige d'un hiver fiévreux
Le ciel recrée ses heures
Si vous remontez la rue de la honte
Du côté de l'histoire rompue à nos silences
Arrêtez-vous devant le mur
De nos lamentations
Puis interrogez les larmes amères de nos enfants
Les enfants palestiniens
Les enfants juifs
Les enfants irakiens
Les enfants afghans
Ceux de Somalie
De la Côte d'Ivoire
De Haïti
Ou de la Bosnie

La douleur qui parle
Dit l'écho de ce siècle
À la trajectoire nouée
Dans le jeu de l'absurde

Dans ma langue à moi :
Celle de l'exil du temps
J'aimerais vous dire un grand secret
d'homme égaré dans le siècle
Loin des braises du sacrifice
Entre rives et dérives
Quand les lueurs du matin
Pleuvent sur les arbres
Et que mes paupières brillent
Dans l'ambiguïté de nos échos

Je voudrais vous dire un grand secret
Comme les grands poètes
Au détour d'un hasard
À pas comptés vers l'abîme
Une main se pose sur ma chair
raconte son histoire
aux portes des chemins
quand je fais semblant de vivre
de faire des rêves
alors que le monde crève
Sous les noces crues
De nos éclats fissurés

Vous dire un grand secret
je rêve mille fois aux ténèbres des adieux
et je m'accroche à la vie
pour arriver jusqu'à toi
Toi la terre de mes prières
car s'il est plus simple de mourir que d'aimer
je préfère te vivre
pour continuer à aimer
ce qui dans tes yeux
rappelle la densité de la nuit

Quand Hollywood se tait
Les murs gris de lâcheté
Serpentent nos mémoires
À la recherche de la brêche maudite

À qui parler de ces temps de brulûre
À vivre la distance
d'un amour palpitant et cruel

À qui parler de ces temps craquelés
De chutes parallèles
si l'hiver est déjà là
sournois comme le mirage
qui absorbe nos échos

À qui parler de ces vertiges d'abîme
À l'ombre de la terre
quand le désert avance
prend des hauteurs
et suspend nos gestes larvés
au-dessus de l'horizon
Je veux ton regard brillant
et ta beauté dépassant les cimes
Je veux ta poussière
Perle de rosée
Sur la paume de ma main
Je te veux terre amoureuse
Mais aussi heureuse
Pour que j'aime l'amour
Qui donne à tes racines
La frénésie des anges.

Quand Hollywood se tait
Les murs de glaise se dressent
Entre le pain et le pain
Entre l'amour et l'amour
Entre le jour et la lumière
Séparant les fils d'Abraham

Alors je veux parler
Quand Hollywood ne dit rien
Contre les massacres des Palestiniens
Je veux parler
À la place des hommes
Contre les terrorismes de tous bords
Contre les assassins du Soleil
Dire non à la bêtise
Et briser les mirages
Des poupées de cire
Et de cendres noires
Et hurler à la face du monde
L'amertume de nos exils de feu
Sillonnés de fragments d'ombres
Et de poussière de cendres
Démesurées

May Waggoner

Cuisses de grenouille

Sois sage, m'a dit ma mère.
C'est un restaurant très chic dans un hôtel élégant
downtown Atlanta
tu mettras ta plus jolie robe
ce sera une aventure pour une fille de huit ans
le serveur t'appellera mademoiselle
et il y aura des fleurs sur la table
pas les roses du jardin de Papa
mais des fleurs exotiques et extravagantes
que tu n'as jamais vues

C'étaient l'Oncle Guy et Tante Lucile qui nous offraient ce festin
pour célébrer notre visite à Atlanta
l'Oncle Guy sentait la pommade et le tabac et parfois le whisky
tante Lucile toujours souriante dans une robe de taffetas
qui chuchotait quand elle passait

Alors j'ai été sage
je n'ai pas renversé mon verre
et j'ai commandé des cuisses de grenouille
- tu es sûre que tu ne veux pas prendre le poulet?
- non, les cuisses de grenouille
mon frère et moi rougissions devant les anthuriums indécents

une jolie femme aux lèvres très rouges
dans une jupe trop courte
a pris une photo
moi fière de mes cuisses de grenouille
homards fermes et fumants

entrecôtes bleues au centre
orchidées aux gorges pourpres
toute la famille souriante
avec l'oncle et la tante sophistiqués

Ce soir-là
comme tous les soirs
l'oncle Guy traitait Tante Lucille si élégamment
que le lendemain
elle boitait
et à l'âge de huit ans j'ai constaté
que
le matin
les femmes riches et sophistiquées souriaient
et portaient
des manches longues
et des lunettes de soleil

Lascaux

au-dessus de nos courbes fières
le vent hurle sa détresse glaciale
mais sous la voûte de notre temple
nous rêvons pâturages
nuages
air qui bouge

l'air sacré chauffe nos bosses
queues et cornes alignées
gorges pleines de lumière
ocre et or
nous répandons
une énergie insoutenable

nourris de notre courage
les vainqueurs oubliés
dorment à côté de nous
les os en poussière

Tenez bon mes frères!

La proie survit au chasseur

Nous Sommes.

Auteurs

Jean Arceneaux
Thomas Besch
Erik Charpentier
David Cheramie
Geneviève De Clerk
Abdelslam El Farri
Christian Hommel
Jaleh Kazemi-Richard
Charles Larroque
Olivier Marteau
Beverly Matherne
André Muise
Joëlle Roy
Abdelhak Serhane
May Waggoner

